

LE MONUMENT AUX MORTS

La Boucle des Mémoires



Inauguré en 1919, le monument aux morts porte les noms de soixante-deux jeunes hommes du village. Soixante-deux vies brisées, autant de familles endeuillées. Ils s'appelaient Étienne, Jean, Jules, Henri, Émile ou Urbain. Bien souvent, leurs pas ne les avaient pas conduits plus loin que Payrin ou Le Rialet. Ils étaient ouvriers, tisserands, agriculteurs ou boulangers. Ils menaient la vie simple des gens d'ici.

Leurs joies tenaient à peu de choses : les soirs d'été passés à bavarder sur le pas des portes, l'odeur du foin fraîchement coupé que l'on rentrait dans les granges, les silhouettes des jeunes filles se rendant à l'office — les Marthe, les Louise, les Sidonie — dont il est difficile aujourd'hui d'imaginer le visage à vingt ans. Ils avaient fréquenté la même école, au 16 de la rue du Pont. Leur instituteur, monsieur Rouch, leur parlait avec ferveur de l'Alsace et de la Lorraine perdues, qu'il faudrait un jour reconquérir. Ils avaient vingt ans. Ils avaient la vie devant eux. La guerre les a pris.

Partis pour accomplir leur devoir, souvent avec l'idée d'un conflit bref, ils découvrent très vite une réalité tout autre. Dès les premiers mois, les pertes sont lourdes. Les camarades tombent, parfois à quelques mètres, dans les champs et les bois devenus champs de bataille. La plupart sont de simples soldats, affectés en première ligne, au 53ème régiment d'infanterie ou dans les troupes coloniales. Ils connaissent la guerre dans ce qu'elle a de plus brutal. Certains meurent dès 1914 : au bois de Mazelle, en Meurthe-et-Moselle, lors de la bataille de la Marne ou en Belgique, à Pilken ou à Jystekaète.

D'autres poursuivent le combat dans la Meuse. Ils sont à Verdun, au bois des Caures, sur la côte 304, au Mort-Homme, près des forts de Vaux et de Douaumont. On les retrouve ensuite dans l'Aisne et dans la Somme, puis en Belgique, au mont Kemmel, ou encore dans la Somme, à Hangest-en-Santerre. Ils sont de tous les fronts, partout où le combat fait rage. Paysans ou artisans devenus soldats, ils se battent pour défendre leur terre, celle qu'ils cultivaient en temps de paix.

Lorsque l'armistice est signé, en novembre 1918, certains sont encore entre la vie et la mort. Blessés, parfois gazés, ils sont soignés dans les hôpitaux de Mazamet ou de Châlons-sur-Marne. Quelques-uns survivent assez longtemps pour voir la fin de la guerre. Mais beaucoup meurent encore dans les mois qui suivent, en 1918 ou en 1919, emportés par leurs blessures. Ils ne sont jamais revenus.